L'Iconographie emblématique de Jésus-Christ.

LA LICORNE – LE RHINOCÉROS.

I. — LA LICORNE AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Dans l'art médiéval de l'Europe, il est peu d'animaux fabuleux qui aient été, autant que la Licorne, l'objet des faveurs réunies des artistes, des mystiques, des héraldistes, voire même des médecins et des pseudo-magiciens.

Cet étrange crédit et cette excessive considération n'ont pu prendre croissance que sur des racines singulièrement anciennes ; aussi n'est-on pas surpris de rencontrer la représentation de la Licorne dans les arts des plus anciennes nations civilisées. Je l'ai relevée sur des pièces d'art chaldéen et d'art babylonien, notamment sur un sceau cylindrique en pierre fine gravée, publié par Soldi[1] ; deux licornes s'y dressent, comme des « supports » d'armoiries médiévales de chaque côté de l'Arbre sacré (Fig. I).

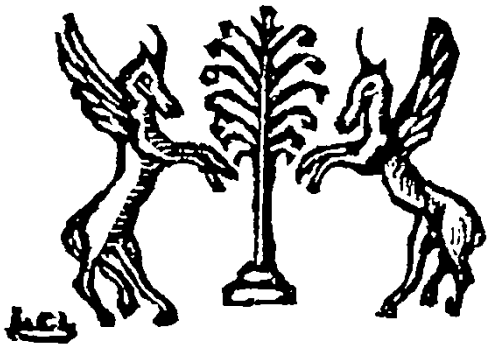

Fig. I. — La Licorne sur sceau babylonien.

Aussi anciennement, peut-être, l'art sacré de la Chine figurait un animal fabuleux, du genre cerf, qui ne montrait qu'une corne sur le front ; le mâle portait le nom de *Ki*, la femelle celui de *Lin*, et le nom de l'espèce était *Ki-Lin*. L'apparition d'un ki-lin en Chine était un bonheur national car elle ne se produisait, disait-on, que sous un souverain parfaitement juste et agréable au ciel, et par elle, s'ouvrait pour la nation, une ère de prospérité[2].

---

1 E. Soldi, *Cylindres babyloniens*, in *Revue Archéol*. 2e sér. t. XXXVIII, (1874), pl. XIV, n° 2.

2 Cf. C. de Harlen, *La Lampe de la Salle obscure* (Traité de morale taoïste), in *Rev. de l'Hist. des Religions*, an. 1893, p. 295.

Quatre cents ans avant notre ère, le Grec Ctésias, médecin du Roi de Perse Artaxerxés, préconisa, comme nous le verrons plus loin, les pseudos propriétés médicales de la corne des licornes[1] ; Philostrate l'imita[2] ; et chez les Latins, Elien[3] et Pline[4] propagèrent et amplifièrent les illusions moissonnées par Ctésias chez les Perses et les Mèdes.

Ainsi que le prouvent le sceau babylonien et les traditions chinoises, les plus anciennes conceptions relatives à la Licorne nous la montrent comme un quadrupède de taille indéterminée pourvu d'une longue défense frontale droite ou recourbée, souvent cannelée suivant une trajectoire spiroïdale ; dans l'art médiéval d'Europe, l'animal porte d'ordinaire une barbiche analogue à celle de certains capridés.

Dans la Bible et les écrivains juifs, la Licorne, l'Unicorne, ne paraît pas représenter, pour tous les auteurs, un seul et même animal : Moïse et David, par exemple, lui accordent parfois plusieurs cornes, et les traducteurs européens ont augmenté encore la confusion ; c'est ainsi que saint Jérôme, dans la Vulgate, parle de l'Unicorne… « Libera me de ore leonis, et a cornibus unicornium humilitatem meam[5] », alors que Crampon traduit littéralement de l'hébreu : « Sauve-moi, (Seigneur) de la gueule du lion, tire-moi des cornes du buffle[6] ». D'après d'autres passages des écrits judaïques, les auteurs ont assimilé la Licorne à l'oryx, à l'onagre de l'Inde, à des variétés introuvables d'hémiones, de cerfs et de zèbres, etc. Au XVIIIe siècle, les voyageurs anglais, dont Cuvier a repoussé les assertions, ont prétendu avoir rencontré dans l'Afrique centrale et dans le Haut-Hindoustan, l'équidé à la corne légendaire[7] ; inutile d'ajouter que les travaux des explorateurs plus récents donnent un formel démenti à leurs illusions.

II. — L'ANTIQUE LÉGENDE DE LA LICORNE.

Il reste que chez les Juifs, comme chez les autres peuples d'avant notre ère, l'Unicorne, malgré l'élégance des formes qui lui furent généralement prêtées, prit figure d'animal indomptable et très redoutable.

On imagina que la Licorne ne pouvait être capturée par aucun veneur, mais qu'une femme pure, vierge d'esprit, de cœur et de corps était un irrésistible attrait pour elle et, seule, pouvait s'en emparer. Quand l'animal l'avait découverte, il s'agenouillait, disait-on, devant elle, appuyait sa tête contre son sein et la caressait doucement ; c'était l'instant où le chasseur, traîtreusement caché tout auprès, s'approchait et portait à la Licorne le coup mortel, ou lui passait l'entrave qui la retenait captive (Fig. II et III).

---

[1] Ctésias, *Indica*, chap. XXV.
[2] Philostrate, liv. IV, chap. I.
[3] Elien, *Hist. des Animaux*, liv. IV, chap. 52.
[4] Pline, *Hist. Nat*. liv. VIII.
[5] St Jérôme, *Vulgate*. — Psaume XXI, 22.
[6] Crampon, *La sainte Bible*. — Psaume XXII, 22 (du texte hébreu), p. 684.
[7] Cf. Hippeau, *Le Bestiaire divin de Guillaume, clerc de Normandie*, p. 127.

Fig. II. — La mort de la Licorne. Sculpt. de la cathédrale de Strasbourg (XIIe s.).
Cf. Ch. Cahier, *Nouv. Mél. Archéol.* 1874, p. 154.

Fig. III. — La mort de la Licorne — Manuscrit anglais, XIVe s.
(*Collect. Fr. Douce*).

Un Bestiaire médiéval, cité par M. de Caumont, relate ainsi la légende de la Licorne :

« Une beste est, qui est apelée en grieu monoceros — c'est en latin, unicorne. — Phisiologus dist de sa nature qu'èle est moult bèle de cors, et si n'est mie grant beste. Si a cors de ceval et piés d'olifant, et teste de cerf, et halte voix et clère, et coe torte com porcel, et une corne emmi le front qui de longor a III piés… Et celle bèste ne puet estre en nule manière prise fors par une vierge bien parée. Li veneor amainent là une vierge meschine bel et bien parée et la laisent là séant en une chaière, seule au bois. Si tost comie li unicorne la voit, il vient, et la meschine lui oeuvre son giron. Et la beste flecist ses iambes devant la mescrine, et met son chief en son giron, tot simplement, et si endors ens. Lors sont li veneor pres, qui le gaitent et le prennent tot, et (l'occissent ou) le maènent el roial palais[1] ».

[1] A. de Caumont, *Bestiaire (Rapport sur une excursion à Souvigny)*, in *Bull. Monumental*, t. XXI, 1856, p. 385.

Dans presque tous les Bestiaires d'Occident, c'est le coup mortel qui est porté au pauvre et confiant animal ; celui que nous venons de citer est d'accord avec le *Bestiaire Arménien* publié par le P. Ch. Cahier pour faire à la Licorne un sort moins rigoureux, peut-être ? C'est la femme elle-même qui lui passe le lien de servitude et l'entraîne, captive, dans le palais du roi[1] (Fig. V).

D'étranges illusions, aussi, se créèrent touchant les étonnantes vertus de la corne de la Licorne. Les imaginations débitées par Ctésias furent dépassées : comme lui on fit de l'absorption de limaille de corne de licorne, ou de sa simple application sur les blessures, un remède souverain contre les venins des plus dangereux reptiles, contre la rage, contre la peste, 1'épilepsie, la gangrène, etc. Les vases taillés dans cette défense préservaient de multiples maux et rendaient inefficaces les pires poisons, aussi les trouvent-on mentionnés souvent, comme très richement ornés, dans les Inventaires des rois et des princes :

De l'*Inventaire des Ducs de Bourgogne*, au XVe siècle :

« Une aiguière de licorne guarnie d'or et de plusieurs petites pierres entour[2]…

« Ung gobelet de lincorne garni d'or[3]…

« Une aiguyère, tout de lincorne, garni d'or, esmaillé de C C couplez de pensees dessus, armoyée des armes de Bourgogne[4]...

Dans l'*Inventaire de l'empereur Charles-Quint*, on lit aussi mention de deux gobelets en licorne, richement montés et décorés de diamants et de pierres précieuses. Et tous ces *Inventaires* comprennent un grand nombre de vases divers dont il est dit qu'ils contiennent des fragments de défense de licorne[5].

En fait, cette rareté, cette panacée quasi universelle n'était que la défense vrillée d'un poisson cétacé, de la famille des Dauphins, le *Narval monoceros* qui vit dans les mers d'Europe et d'Asie ; ce qui explique que presque toutes les représentations de la Licorne portent des cornes « qui sont cannelées et tournées en viz, comme aussi celle de Sainct Denis qu'estimons la plus grosse qui oncq ait esté vüe, Il n'y a homme quelque grand qu'il soit qui n'ait peine à toucher jusqu'à sa summité car elle a sept grands pieds de hauteur », nous dit le docte Jehan Belon[6]. La Colombière[7] nous donne sa mesure précise : six pieds et demi et un pouce (2 m. 20). Même réduit à cette aimable dimension c'eût été un appendice bien gênant pour un quadrupède de la taille d'un cerf. Aussi voit-on sans étonnement que la poignée de l'épée de l'empereur Maximilien d'Autriche, dite « le Glaive de Licorne » est en défense de narval[8].

---

[1] Cf. Ch. Cahier, *Nouveaux Mélanges Archéologiques*, an. 1874, p. 132.
[2] *Inventaire des Ducs de Bourgogne*, n° 2359.
[3] *Ibid*. n° 2361.
[4] *Ibid*. n° 5292.
[5] Cf. Léon de Laborde, *Glossaire français du Moyen-Âge*, p. 359 à 365.
[6] J. Belon, *Observations de plusieurs singularités et choses mémorables…* (1555).
[7] V. de la Colombière, *Le Science Héroïque*, p. 275 (1669).
[8] Cf. *Gazette des Beaux Arts*, an. 1875, [t. XI], p. 215.

Toutes ces imaginations et toute cette pharmacopée eurent surtout faveur en Europe du XIIe siècle jusqu'au XVIe, car il fallut attendre l'école d'Ambroise Paré pour voir mettre sérieusement en doute les vertus mirifiques de la corne de licorne[1].

Mais fictions merveilleuses et propriétés sans pareilles avaient été trop longtemps et trop surabondamment attribuées à la Licorne par l'imagination des hommes pour que les mystiques et les poètes pussent échapper à son emprise. « On conçoit aisément, dit l'érudit professeur Hippeau, les motifs qui ont rendu son emploi fréquent dans l'iconographie chrétienne » ; et d'autre part il ajoute : « Bestiaires Divins ou Bestiaires d'Amour se seraient bien gardés de ne pas en orner leurs récits[2] ».

Les premiers après l'ancien *Physiologus*, consacrèrent le noble animal à l'emblématique du Seigneur Jésus-Christ, et les seconds lui comparèrent cet autre seigneur douloureux, l'humble et pauvre cœur de l'homme.

III. — LE SENS CHRISTIQUE DE LA LICORNE EMBLÉMATIQUE.

Pour les auteurs des anciens Bestiaires, l'antique légende de la Licorne, de la femme vierge et du chasseur fut un thème éminemment propre à figurer l'Incarnation et le sacrifice rédempteur du Fils de Dieu.

Fig. IV. — La Licorne sur sculpture de l'Abbaye de Souvigny.
(Allier — XIIe siècle).

Fig. V. — La prise de la Licorne. Sculpt. de la chapelle de Comynes, XVIe s.
(Barbier de Montault, *Traité d'Iconogr. Chrét.* t. I, p. 135, pl. IX, n° 92).

[1] Cf. Ambroise Paré, *Œuvres*, éd. XVIIe s. liv. XXI (Des Venins), p. 792 à 797.
[2] C. Hippeau, *Le Bestiaire Divin*... p. 128.

La Licorne devint donc l'image emblématique de Jésus descendant, par sa naissance corporelle dans le sein de l'humanité que représenta la Femme vierge de la légende, et le Chasseur fut l'image du peuple juif qui, traîtreusement, mit à mort le sauveur[1]. C'est l'exposé d'Honorius d'Autun, mort en 1140, qui, de plus, voit avec de nombreux auteurs du Moyen-Âge, une double image de l'Humanité et de la Vierge Marie dans la Femme pure de la légende[2]. D'autres relèvent la complicité de cette dernière et du Chasseur, et soulignent ce rôle de l'humanité causant par traîtrise la mort de son Sauveur. Chacun de ces vieux symbolistes tire le mieux qu'il peut, du thème ancien « la manne d'édification » et la louange du Christ rédempteur.

Écoutons Guillaume de Normandie :

« Ihésus-Crist, nostre Sauveor	Jésus-Christ notre Sauveur
C'est l'Unicorne espiritel,	C'est la Licorne spirituelle,
Qui en la Virge prist ostel,	Qui en la Vierge fit sa demeure,
Qui est tant de grand dignité ;	Lui qui est de si haute dignité ;
En ceste prist humanité	En elle prit son humanité
Par quei au munde s'aparut ;	Par quoi il se manifeste au monde ;
Son pueple mie nel quenut	Son peuple ne le reconnut point[3]
Des Jeves einceis l'espièrent	Les Juifs, au contraire, l'épièrent
Tant qu'il le pristrent et lièrent,	Finalement le prirent et le lièrent,
Devant Pilatre le menèrent,	Devant Pilate ils le menèrent,
Et ilec à mort le dampnèrent ».	Et sitôt à mort le condamnèrent.

Le Bestiaire médiéval cité par de Caumont continue ainsi le passage que j'ai reproduit plus haut et qui raconte la légende de la Licorne :

« Tot altresi (ainsi) nostre sire Ihesu Crist descendi en la Vierge pucèle Marie. Et par la char que vesti por nos, fut pris des Juifs et menés devant Pilate, et presenté à Hérode, et fut crucifijés en la saincte Crois, come il devant est a son Père non véables. Dont il méisme dist en le Seaume : ma corne est ensi essauchié comme le unicorne[4] ».

On le voit, en ces deux textes anciens la Licorne est l'emblème du Sauveur ; la Pucelle est l'image de Marie dont Robert de Boron, continuateur, au XIIe siècle, de Chrestien de Troyes, avait

[1] Cf. Émile Mâle, *L'Art Religieux en France au XIIIe siècle*, p. 56.
[2] Cf. Honorius d'Autun, *Sermo de Nativit. et de Annonciat*.
[3] Allusion au passage de l'*Évangile* de saint Jean (I, X, XI) : « Le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a pas connu ; il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu ».
[4] Cf. de Caumont, in *Bull. Monument*. t. XXI, 1816, p. 385.

déjà dit qu'en Jésus-Christ, descendant sur la terre, « s'aombra » par amour pour nous[1] ; et les Chasseurs figurent le peuple Juif.

Au XVe siècle et au XVIe, le thème emblématique de la Licorne connut une variante : ce n'est plus un veneur plus où moins guerrier qui poursuit la noble bête, ce sont des anges aux larges ailes dont un, l'archange Gabriel, sonne la trompe de chasse et guide les chiens ; la Licorne qui figure le Christ sauveur est ainsi pourchassée par deux couples de limiers accouplés qui représentent les principaux mobiles déterminants de l'Incarnation : « la MISÉRICORDE et la VÉRITÉ, la JUSTICE et la PAIX[2] » ; d'autre disent : la MISÉRICORDE et l'AMOUR du Christ pour les hommes, son esprit de JUSTICE et d'OBÉISSANCE à l'endroit de son Père. Une très belle broderie de St Martin d'Oberlahnstein[3], un superbe médaillon de cuivre du XVIe siècle[4], et de remarquables nappes d'autel de Tournay représentent aussi la chasse angélique de la Licorne (Fig. VIII).

La Corne de la Licorne reçut aussi des mystiques une signification emblématique et spirituelle : elle fut tout d'abord l'image de la force divine comme le fut aussi toute corne d'animal symbolique[5] ; et cette interprétation fut, par d'autres, réservée à la force généreuse de Jésus-Christ à qui l'on prêta, à l'endroit de son Père, la parole de David : « Et exaltabitur sicut unicornis cornu meum », Vous exalterez ma corne (ma force) comme celle de la licorne[6] ». On y vit surtout l'image de la force d'amour qui porta le Sauveur à s'incarner et à mourir pour nous. Là encore nous rencontrons l'ardente reconnaissance du peuple chrétien pour son Rédempteur généreux.

IV. — LE SYMBOLISME PROFANE DE LA LICORNE.

Plusieurs érudits chrétiens, notamment Hippeau[7], n'ont pas cru devoir passer sous silence la signification morale, mais tout humaine, que les *Bestiaires d'Amour*, contemporains des *Bestiaires Divins* ont attaché à l'antique légende de la Licorne livrée aux chasseurs par la Pucelle.

Ils ont voulu voir en elle l'emblème de l'homme qui, pris d'amour loyal pour une femme se fie en elle, se confie à elle, et qui se voit par elle déçu et trahi. Richard de Fournival, entre autres, en son Bestiaire d'Amour, XIIe siècle[8], et Thibault, comte de Champagne et roi de Navarre, qui vit fleurir la jeunesse de Saint-Louis, nous ont dit, dans un langage d'un pathétique impressionnant, ce cruel désastre de l'amour humain.

Thibault de Champagne, douloureusement atteint par la faillite d'espoirs à lui donnés, a chanté sa souffrance en ces termes :

« Ainsis com unicorne suis,
Qui s'esbahit en regardant
Quand la Pucelle va mirant,
Tant est lié de son ami ;
Pasmé chet en son giron
Lors l'occit-on en traïson…
Et moi ont fait de tel semblant

[1] Cf. Philéas Lebesgue, *Marie de France. Six Lais d'Amour*, p. 33.
[2] Cloquet, *Éléments d'Iconographie Chrétienne*, p. 351.
[3] Cf. *Revue de l'Art Chrétien*, an. 1888, fasc. I, pl. II.
[4] Cf. Cloquet, *Œuvre citée*, grav. hors-texte, p. 348-349.
[5] Voir L. Ch. L. *Étude sur le symbolisme du Bélier*, in *Regnabit*, t. XIII, n° 5 (Octobre 1927), p. 155.
[6] David, *Psaumes*, XCI, II, (*Vulgate*).
[7] Hippeau, *Le Bestiaire Divin*… p. 128.
[8] Cf. Paulin Paris, *Notice sur la Vie et les ouvrages de Robert de Fournival*, in *Bibl. de l'École des Chartes*, t. II, p. 32.

Amors et ma Dame, por voir ;
Mon cueur n'en puis point ravoir[1] !… ».

Jamais, d'autre part, la piété du Moyen-Âge n'a été impitoyable à ces plaintes du cœur « navré de la grant angoisse » ; nos saints d'aujourd'hui ne sont pas les premiers à se pencher, pour en soigner les brisures sur la pauvre argile dont Dieu nous a pétris.

V. — LA LICORNE DANS L'HÉRALDIQUE NOBILIAIRE.

Avec le Lion, elle en est une des reines incontestées. On l'y voit sur des écus de tous les siècles ; elle y surmonte nombre de cimiers, elle y « supporte » nombre de blasons.

Par elle-même, elle signifie en général la pureté de vie, la fuite du vice, et aussi l'attrait pour les choses belles et délicates. Cette dernière signification est basée sur ce que les Anciens prétendaient que la Licorne « aimait uniquement les bonnes senteurs[2] ».

Si l'on veut bien se souvenir que, pendant ces siècles du Moyen-Âge, les Bestiaires furent l'une des sources favorites où l'art héraldique puisa ses inspirations, on tiendra pour certains que, souvent, la Licorne sur les blasons chevaleresques ou dans la sigillographie mystique, fut l'un des mystérieux hiéroglyphes du Sauveur. Il est bien entendu qu'il ne s'agit ici que des blasons et des sceaux qui ne portent qu'une seule représentation de la Licorne.

Un exemple : Les armoiries des Duval de Mondrainville sont « *D'argent à la teste de Licorne de gueules, au chef de sinople chargé de trois croisettes d'or* ». Devise : D'EN VIE EN SALVT[3] (Fig. (Fig. VI). Nous y voyons donc, au-dessus du protomé de la Licorne, une croisette entre deux autres croisettes, évocation dés trois croix du Calvaire de même genre que celle du blason des barons d'Uriage ou trois T (tau) surmontent le Bœuf-Christ[4] ; et la devise exprime, pour l'au-delà de la vie, vie, une espérance de salut qui ne peut être réalisée que par le mérite du Sang rédempteur offert sur le Calvaire.

Fig. VI. — DUVAL, seigneurs de Mondrainville, XVIe siècle.

[1] Thibault de Champagne, *Poésies du roi de Navarre*, t. II, p, 70.
[2] V. de la Colombière, *La Science Héroïque*, (1669), p. 175.
[3] Cf. *Bulletin Monumental*, t. XII, (1846), p. 117.
[4] Voir L. Ch. L. *Regnabit*, t. XI, n° 1 (Juin 1926), p. 38 fig. III.

La Licorne des Duval est « de gueules », c'est-à-dire rouge sur un champ d'argent ; le rouge est la couleur héraldique des victimes sanglantes.

VI. — LE RHINOCÉROS, ANTITHÈSE DE LA LICORNE.

Après avoir été, peut-être, le prototype naturel de la Licorne dans la réalité, le rhinocéros en est devenu l'antithèse dans l'emblématique chrétienne. C'est lui que Job semble décrire sous le nom de Béhémoth, le monstre malfaisant, frère de Léviathan, qui vit d'herbes comme le bœuf, qui porte devant lui son glaive et vit caché dans les lotus des marécages et sous les saules des torrents[1] (Fig. VII).

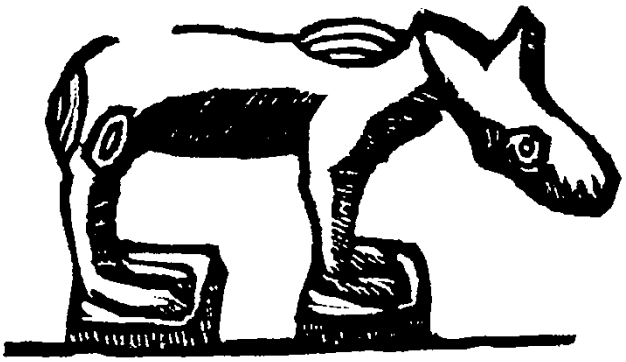

Fig. VII. — Le Rhinocéros, bronze de Novo-Tekerkask (gr. réelle).
— Cf. Ch. de Linas, *Origines de l'Orfèvrerie cloisonnée*, in *Rev. de l'Art Chrét.* t. XXV, p. 427.

À l'encontre de la Licorne qui recherchait les parfums et les choses pures, disait-on le Rhinocéros se vautre dans la tourbe fétide et la vase pourrie des marais : il signifie souillure quand elle signifie pureté. Sa corne fut interprétée comme l'un des emblèmes du démon de l'Orgueil[2].

Disons cependant, à sa décharge, que quelques mystiques anciens l'ont regardé comme l'image de la force de la colère de Dieu[3], à cause de l'épouvantable véhémence de ses irritations.

Loudun (Vienne).

L. CHARBONNEAU-LASSAY.

Fig. VIII. — La poursuite angélique de la Licorne.
— Disque de cuivre du XVIe siècle.

[1] *Livre de Job*, liv. X, 15-24.
[2] Félicie d'Ayzac, *Le Taureau* (Glose du Ms. 501.6829, de la Bibl. Nat.), in *Revue de l'Art Chrétien*, t. XXV, (1880), p. 15.
[3] Cf. Cloquet, *Éléments d'Iconogr. Chrétienne*, p. 336.